

BUFFON

Discours sur le style



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2026

NOTE ÉDITORIALE

LE COMTE de Buffon prononça ce *Discours sur le style* le jour de sa réception à l'Académie française, le 25 août 1753, quatre ans après la parution des trois premiers volumes de son *Histoire naturelle, générale et particulière*. Cette année-là, les fauteuils de l'Académie étaient occupés par des personnalités telles que Montesquieu, Marivaux, Fontenelle, Richelieu ou encore Voltaire.

Outre celles de l'auteur lui-même, les quelques notes de la présente édition s'appuient sur les éclaircissements apportés par le linguiste, philosophe et professeur de rhétorique Adolphe Hatzfeld, dans une édition de ce *Discours* parue en 1872 à la Librairie Jacques Lecoffre à Paris.

Buffon prononça plusieurs discours en séance publique à l'occasion de l'entrée de nouveaux académiciens. Parmi eux, nous avons choisi de reproduire ici celui qu'il adressa en réponse à l'allocution d'Emmanuel-Félicité de Durfort,

En couverture: Odilon Redon, *Cul-de-lampe*, 1890.
Lithographie. Washington, National Gallery of Art.
© Éditions Allia, Paris, 2026.

duc de Duras et maréchal de France, lors de sa réception le 15 mai 1775. Le duc de Duras succédait à Pierre-Laurent Buirette de Belloy, comédien et auteur dramatique.

À plus de deux décennies d'intervalle, l'un et l'autre discours entrent en résonance, témoignages d'une éloquence à part.

Messieurs,

Vous m'avez comblé d'honneur en m'appelant à vous ; mais la gloire n'est un bien qu'autant qu'on en est digne, et je ne me persuade pas que quelques essais écrits sans art et sans autres ornements que ceux de la nature, soient des titres suffisants pour oser prendre place parmi les Maîtres de l'art, parmi les hommes éminents qui représentent ici la splendeur littéraire de la France, et dont les noms, célébrés aujourd'hui par la voix des Nations, retentiront encore avec éclat dans la bouche de nos derniers neveux. Vous avez eu, Messieurs, d'autres motifs en jetant les yeux sur moi ; vous avez voulu donner à l'illustre compagnie à laquelle j'ai

l'honneur d'appartenir depuis longtemps¹ une nouvelle marque de considération; ma reconnaissance, quoique partagée, n'en sera pas moins vive; mais comment satisfaire au devoir qu'elle m'impose en ce jour? Je n'ai, Messieurs, à vous offrir que votre propre bien; ce sont quelques idées sur le style que j'ai puisées dans vos ouvrages; c'est en vous lisant, c'est en vous admirant qu'elles ont été conçues; c'est en les soumettant à vos lumières qu'elles se produiront avec quelque succès.

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous

1. Buffon a été élu à l'Académie des sciences en décembre 1733.

ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au-dehors; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvements, tous les signes concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? Que faut-il pour ébranler la plupart des autres hommes et les persuader? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui, comme vous, Messieurs, comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons, il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner; il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux, il faut agir sur l'âme et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient fort, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées, c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de

discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore, qu'après bien des réflexions, on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées: plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser¹ par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il

1. Ce mot est ici à entendre dans son sens philosophique: faire passer de la *virtualité* à l'*acte* l'idée qui n'est dans l'esprit qu'*en puissance*, tant qu'elle n'a pas été précisée et définie par l'expression.

règle son mouvement, et le soumet à des lois; sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera, ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit; et en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir: que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant, tout sujet est un; et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours; les interruptions, les repos, les sections¹ ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances: autrement, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux², mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur, il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la

1. *Interruption*, quand on s'éloigne de son sujet; *repos*, quand on s'arrête dans l'exposition du sujet; *section*, quand le sujet est morcelé.

2. "Dans ce que j'ai dit ici j'avais en vue le livre de l'Esprit des lois, ouvrage excellent par le fond, et auquel on n'a pu faire d'autre reproche que celui des sections trop fréquentes." (Note de Buffon.)